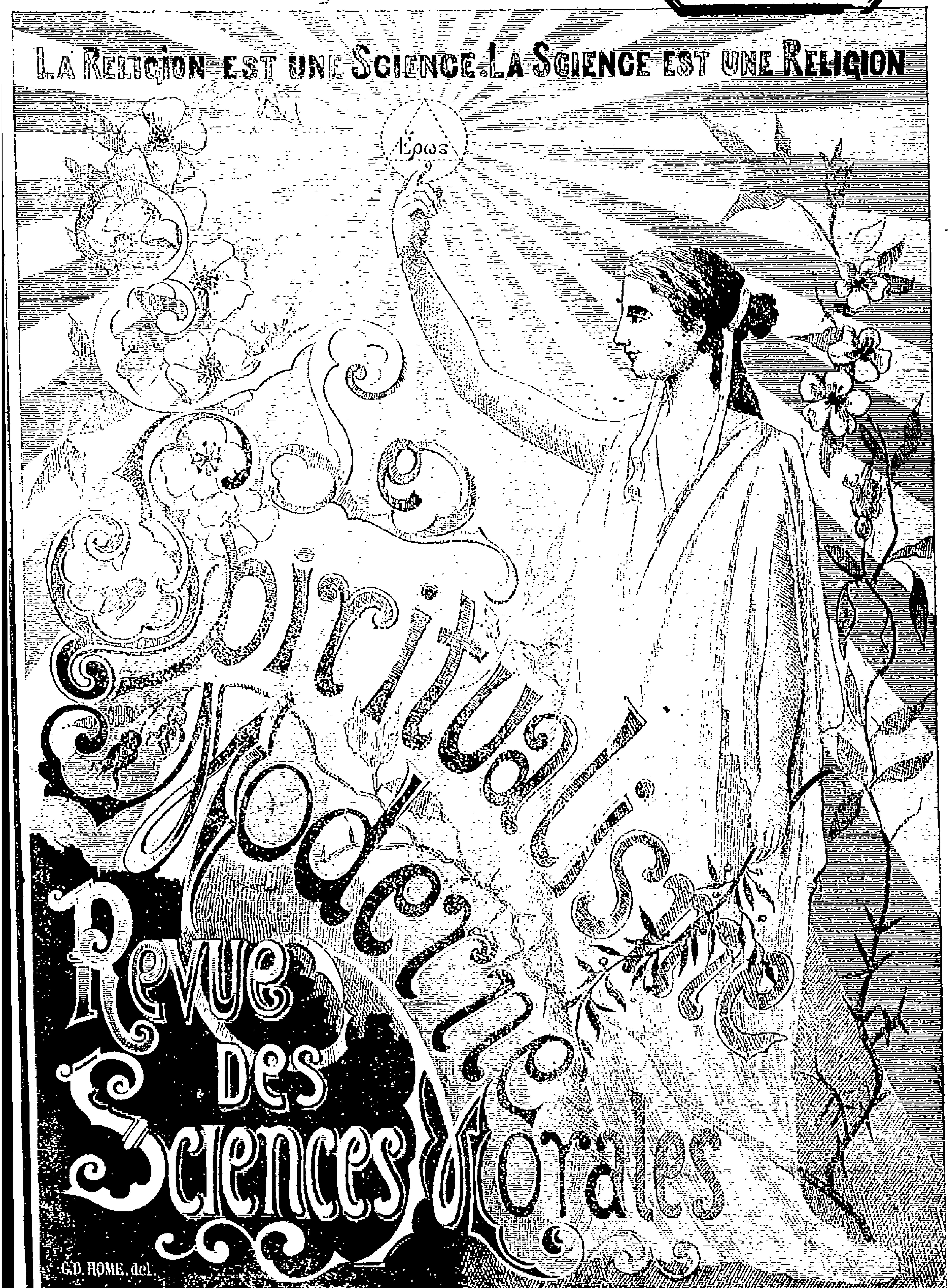
— 25 Décembre 1899 (3e ANNÉE) 25 centimes le Numéro



ABONNEMENTS : FRANCE ET ETRANGER : 5 FRANCS

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 16, *rue Séguier*, *PARIS* (*Lundi et Jeudi, de* **4 h. à 6 h.**)

Dépôt principal et Vente : Librairie L. BODIN, 43, Quai des Gds-Augustins, PARIS.

LE SPIRITUALISME MODERNE, *paraissant le* **10** *et le* **25** *de chaque mois*, se trouve dans toutes les librairies françaises et étrangères et dans toutes les gares des Chemins de fer français.

N° 24 — Troisième Année — 25 Décembre 1899

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" *UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE* "

PARAISSANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.
ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

A nos abonnés et lecteurs.
Méditation. . . . . BEAUDELOT.
Du spiritualisme à l'époque actuelle. . . . . F. HARDELEY
Observations psychiques : Monsieur le Comte et le Tisserand. . . . . PHILADELPHE.
Voix de l'au-delà :
Noël. — La Prière du Boër. — Causes de la suspension momentanée des facultés médianimiques. — Mes occupations. — La parole d'un guide. — A la fin d'une séance d'évocation. . . . . ***
Le Corsaire (suite et fin). . . . O. CHARPENTIER.
Echos et bibliographie. . . . . ***
Table des matières.

A NOS LECTEURS

Le présent numéro contient la *Table des matières* de l'année qui s'achève. — Une *couverture*, utile au brochage ou à la reliure de la collection, accompagnera le n° 1 de l'année 1900.

A NOS LECTEURS ET ABONNÉS

L'époque des renouvellements des abonnements est venue et nous serons reconnaissants à ceux de nos abonnés qui voudront bien nous adresser leur abonnement par *mandat postal*, afin de nous éviter les frais d'encaissement.

Après le 15 janvier, nous confierons à la poste les recouvrements des quittances qui n'auront pas été retirées.

Nous espérons que tous nos Lecteurs accepteront avec empressement la présentation de la quittance d'abonnement pour l'année 1900 et qu'ils tiendront à faire œuvre de Propagande et de Solidarité spiritualiste.

Nous rappelons à nos Abonnés que nous nous tenons à leur disposition pour leur fournir les numéros qui manqueraient à leur collection.

MÉDITATION

En vérité « à quelque chose malheur est bon ».

Cet adage qui traverse les siècles avec ironie, défiant les vicissitudes humaines, semble répondre à tous ceux qui l'interrogent que le Temps est un grand maître.

Qui ne sait, en effet, que de lui dépend tout entière l'ascension morale de notre être et que, sans réserve, notre destinée future lui appartient, qu'il la règle, non d'après un aveugle caprice mais ainsi que l'exige la Loi qui nous achemine, le plus souvent à notre insu, vers les sommets infinis et ardus de la Science? C'est toujours sous son empire que nous traversons nos existences aux aspects les plus divers, les péripéties, les accidents innombrables de la vie. Bon gré mal gré, nous devons franchir cette étendue immense, dont les bas-fonds sont obscurs et fangeux, tandis que les hauteurs que nous devons escalader sont radieuses et resplendissent des lumières souveraines de la Science.

Mais ces sommets escarpés ne s'atteignent pas sans effort et leur conquête précieuse n'est le prix que d'un labeur justement compensé. C'est encore lui — ce Temps qui nous tient — qui nous entraîne dans sa course, afin de nous

apprendre, à chaque pas, ce qu'il faut que peu à peu nous sachions.

L'univers tout entier obéit, docile, à la Loi suprême qui gradue son ascension ; et l'homme, chétif atôme, âme infime sur un monde qui n'est qu'une poussière dans l'infini, ne saurait résister au courant irrésistible et majestueux qui emporte la Création vers son but, vers sa destinée : le Progrès sans fin, la Science sans limite, la connaissance de la suprême Raison d'être de toutes choses.

Chacun de nous possède un secret que notre lâcheté nous empêche de nous avouer, mais que la conscience, ce vigilant et fidèle compagnon de route, à tout instant nous redit :

C'est que, pour apprendre, il faut supporter l'empreinte du labeur, il faut pâtir parce que rien de durable ne s'acquiert sans dure expérience. Nous venons personnellement, une fois de plus, nous convaincre de la réalité de cette nécessité.

Nous avons dû, pendant quinze longs jours, subir l'implacable et mystérieuse épreuve de la douleur. Séparé du reste du monde, nous avons pu analyser, dans une mesure qui nous paraît appréciable, la nature des liens qui unissent l'âme au corps ; nous avons pu goûter le charme de l'indépendance sereine des facultés de l'âme et le caractère personnel de son activité.

Et, maintenant que l'équilibre de nos forces physiques tend à s'affermir chaque jour davantage, nous revenons à la vie commune tout heureux de dire à nos amis :

— Merci de tout cœur ! Pour les témoignages nombreux de sympathie qu'ils ont bien voulu donner, bien moins à notre faible individualité, qu'au grand œuvre de régénération sociale dont nous avons entrepris l'édification avec leur concours.

Certes, les amis de la terre sont d'un prix que personne mieux que nous, peut-être, ne saurait estimer, car c'est de l'union des cœurs, de l'harmonie des pensées que naissent les irrésistibles impulsions qui doivent à l'élévation de leur origine le mystère de leur puissance ; c'est de la foi en un commun idéal que surgissent les dévouements qu'aucune lâcheté ne saurait lasser, qu'aucun mépris ne saurait déconcerter, qu'aucune haine ne saurait menacer sans être toujours vaincue par notre charité, notre amour fraternel.

Mais, parmi nos amis, il est une catégorie dont les prérogatives l'emportent surtout par le degré de bonté, de clairvoyance, d'amour dont il nous enveloppent et dont chacun de nos pas nous révèle la puissante assistance ; nous voulons parler de l'hommage que, pour mille raisons, la justice attend de nous. Nous ne pouvons donc manquer de proclamer hautement les sentiments de gratitude dont notre cœur est rempli pour nos chers amis de l'espace, nos guides spirituels, qui, avec une énergie sans égale, éclairent notre bonne volonté, fortifient nos résolutions et illuminent notre âme en lui révélant la science suprême des vérités éternelles ; à tous ces soutiens, ces inspirateurs constants de notre activité, qui nous conduisent comme par la main dans le champ des réalisations sublimes ; à toutes ces âmes, lumières de l'au-delà dont l'affectueuse fidélité l'emporte ainsi que l'esprit indestructible sur l'inconstante matière, nous offrons le témoignage reconnaissant de notre affection, pour l'assistance infatigable qu'ils nous ont prodiguée.

Grâce à vous tous, amis de la terre et de l'espace, nous voici maintenant rendu à nos chères occupations, peut-être un peu assagi par les conseils précieux qui nous ont été donnés, et nous sommes heureux d'avoir éprouvé la justesse de ce vieil adage :

A quelque chose malheur est bon !

***

A peine rentré dans le monde, s'il nous est permis d'ainsi parler, nous entendons des clameurs de haines, des cris barbares, honteux pour notre siècle, retentir à nos oreilles. Pourquoi ces fureurs homicides ? La mort, dans nos familles, autour de nous, ne pose-t-elle pas assez souvent son implacable main sur les êtres qui nous sont chers ? Ne nous ravit-elle pas assez promptement, hélas ! ceux que nous aimons, pour, de nous-mêmes, désigner nos frères à sa lugubre faux ?

Nous oublions, dans l'aveuglement de nos passions, quelles chétives créatures nous sommes. Nous appelons la mort sur la tête de notre prochain, comme des étourdis qui semblent croire que celle-ci peut nous épargner, ou seulement tarder de nous atteindre. Nous affectons d'ignorer le but de la vie qui est de nous entr'aider, de nous aimer les uns les autres. La mort ne peut être l'exécutrice de nos passions ; son rôle atteint des hauteurs qui nous échappent : il consiste dans la manifestation imperturbable de la Justice immanente, à laquelle personne d'entre nous ne saurait se soustraire ; et cette

faux, qui tranche le lien qui nous unissait à la matière, nous dépouille irrévocablement de son influence et de ses illusions, nous montre l'étendue de leur vanité et nous place, enfin, face à face avec le réel, c'est-à-dire ce qui est éternel : notre âme et ses qualités acquises.

De grâce, dissipons en hâte ces malentendus, prenons sur nos passions l'empire nécessaire pour les dominer et non les subir, nous verrons se transformer notre pauvre société, qui souffre, chaque jour, l'angoisse de l'agonie, parce qu'elle ignore le remède qui la guérira de toutes ses plaies, de toutes les désolations qui l'accablent.

A l'œuvre donc, amis; tenir caché plus longtemps ce dictame serait un crime dont nous avons la pleine responsabilité.

Soyons, avec une modestie vraie ce que nous devons être : de tout homme véritablement le frère; la réalisation de nos désirs exige qu'il en soit ainsi, car, en aucune circonstance, nous ne pouvons négliger le moyen d'action le plus éloquent qui soit à notre service : la puissance de l'exemple.

Mettons, sans retard, au service de notre foi, le courage de l'affirmer, l'abnégation personnelle, la pratique de l'intérêt supérieur du bien de nos frères; soyons dociles aux inspirations qui nous sont suggérées pour répandre autour de nous, en toute occasion, les vérités incomparables qui nous ont été communiquées avec la mission de les répandre à notre tour; car « la lumière ne doit pas rester sous le boisseau. »

Les moyens de faire connaître « l'Evangile » que nous possédons ne nous manqueront pas si nous voulons agir. Douze hommes modestes, mais résolus et de foi ardente, ont autrefois suffi à la glorieuse tâche de répandre par le monde la « Bonne Nouvelle », la morale sublime du Christ, et nous, qui nous comptons par milliers, nous resterions sans influence manifeste pour le bonheur de l'humanité?

Si nous le voulons, le monde sera bientôt instruit de ses destinées, éclairé sur ses devoirs; et notre mission sera d'autant plus légère et facile que nous possèderons plus profondément en notre cœur cette vertu devant laquelle toutes les difficultés, tous les obstacles s'inclinent : l'Amour du prochain.

Aimons et nous saurons vouloir, car l'amour est l'agent irrésistible de toutes les véritables victoires, les victoires spirituelles. Aimons, et nous verrons les bienfaits de notre philosophie se répandre par le monde et gagner les âmes à la plus sainte des causes : l'harmonie des cœurs, le progrès moral, le bien-être moral et matériel de l'humanité.

BEAUDELOT.

DU SPIRITUALISME A L'ÉPOQUE ACTUELLE

Le spiritualisme traverse une phase d'éclosion: ces articles de journaux, tout inférieurs et tout tronqués qu'ils soient, n'en sont pas moins des jalons jetés dans l'esprit des masses.

La diversité même des écoles auxquelles on fait allusion sont une preuve de la vitalité du spiritualisme moderne, et de la nécessité impérieuse d'une morale et d'une religion nouvelles.

Car l'humanité se trouve dans une sorte de crise intellectuelle et morale dont il faut qu'elle sorte, à tout prix.

L'évolution de la race humaine se poursuit à travers les siècles et les formes sociales et religieuses : chaque forme apportant un accroissement, une modification de l'humanité dans la voie du progrès et de l'harmonie.

Entre chaque étape religieuse ou sociale, l'humanité semble défaillir; puis elle se relève, marche vers un nouvel idéal, qu'elle dépasse ensuite pour en chercher encore un nouveau, qu'elle épuisera comme elle a épuisé le précédent.

C'est ainsi que, pas à pas, l'homme s'avance vers une perfection plus complète; c'est ainsi qu'il se rapproche peu à peu de la forme divine.

Si de nos jours les religions s'affaiblissent, si la société se trouve comme ébranlée dans ses fondements, c'est que l'esprit humain ne trouvant plus de satisfaction dans les dogmes anciens, cherche à fonder une religion plus vaste, plus généreuse, plus humanitaire, plus conforme à la logique et à la raison, répondant mieux aux besoins intimes du cœur et de l'intelligence.

Il faut à l'homme un appui qui lui manque, et que ne lui donnent ni la science matérialiste, ni la théologie; il lui faut des connaissances plus exactes de ses destinées et de son rôle, afin de mieux équilibrer la société, afin de substituer à cette sorte d'indifférence égoïste, qui est le fond de l'âme moderne, le sentiment plus noble d'une haute responsabilité et la notion du devoir

moral. Entre ces tristes temps d'indifférence et de scepticisme, les âmes sont facilement atteintes par cette sorte de maladie qui leur fait tout rapporter à elles, et qui les dégage de tout lien et de toute considération envers les autres. L'égoïsme naît facilement de la méconnaissance des lois supérieures de la vie.

Celui qui ne cherche rien au delà de la vie matérielle, qui rapporte tout à l'existence présente, dessèche son esprit et son cœur, il se laisse dominer par l'impulsion de ses instincts inférieurs, il laisse s'atrophier les plus hautes facultés de son être : le dévouement, l'esprit de sacrifice. L'homme qui ne cherche rien au-delà de l'horizon borné des sensations physiques, et qui ne s'inquiète ni de son esprit, ni des destinées futures, qui ne pense ni aux siens, ni à l'humanité dans le sens vrai du mot, traîne une vie inférieure.

La recherche de la vérité, l'étude de ces hautes questions qui expliquent la vie et qui éclairent l'âme par cette Religion supérieure, affranchissent l'individu et lui donnent une haute prépondérance sur les autres. La société humaine ne peut s'édifier sans une religion qui en est la base naturelle; mais la religion des temps modernes doit être la consécration des dogmes du passé, leur explication, en même temps que le point d'attache de la philosophie et de la science.

Si les efforts tentés par les différentes sectes du spiritualisme semblent encore hésitants, la direction générale des idées se trouve tournée vers une conception, vague encore, mais qui s'affirmera chaque jour et qui donnera à l'humanité l'idéal que réclame son époque.

C'est pourquoi il ne faut pas railler ces phénomènes qui semblent étranges; il faut au contraire les étudier et chercher à se convaincre de leur réalité, chercher, ce qui est mieux encore, à comprendre la haute philosophie qui découle de ces phénomènes, et les consolations que l'homme peut puiser dans la constatation de ces faits qui viennent affirmer l'immortalité de l'âme, la continuité de la personnalité dans l'au-delà, la certitude de retrouver ceux qu'on aime, et enfin cette justice qui donne à chacun selon ses œuvres en faisant de la vie une initiation progressive qui mène l'homme peu à peu vers la perfection.

F. Hardeley.

OBSERVATIONS PSYCHIQUES

Monsieur le comte et le tisserand.

Avec un rythmique balancement du corps, les pieds frappant le sol, les mains lançant alternativement la navette imaginaire, le malheureux se hâte d'accomplir sa tâche ingrate. Sans repos il s'agite, essoufflé, la gorge déchirée d'une toux rude et profonde qui secoue douloureusement tout l'être, crispe atrocement la face congestionnée du médium. Oh! l'admirable courage à la besogne !...

Et le voici qui parle, qui répond aux conseils, avec une voix exténuée, malgré son indomptable énergie.

— Que voulez-vous, il faut bien que la famille mange... M'arrêter, dites-vous? vous n'y pensez pas. — Je ne puis vous écouter je n'ai pas le temps... il me reste encore deux mètres... je dois les finir. La vie est dure et il faut vivre...

Une brutale quinte de toux l'ébranla, qui se prolongea en un râle lamentable, épuisant. Il reprit :

— Il faut que je finisse... ça n'est rien! ça!... Ah! si je n'avais cette maudite toux qui me brise et m'abat... si vous voulez que je vous écoute guérissez-moi... guérissez-moi vite... autrement laissez-moi... vous m'entravez dans mon travail... vous prétendez être médecin, guérissez-moi.

La toux rauque lui coupa de nouveau la parole.

— Vous ne voulez pas me guérir? — Hein?... que me dites-vous là : que je souffre en ce moment la souffrance que j'éprouvai au moment même de mon agonie?... Qu'est-ce que ça veut dire cela?... Je suis mort?... non ça n'est pas vrai?... Comment voulez-vous me faire admettre que je sois mort, je vous parle, je vous entends!... Vous me parlez de l'âme immortelle... Dans le temps on m'a bien conté cela, quand j'étais petit, mais on m'en a tant conté sur le bon Dieu, sur la religion, sur un tas de choses étranges et incompréhensibles, que je ne sais plus. Après tout c'est bien possible que mon corps soit mort et que mon âme indestructible survive... c'est bien possible... Oh! oui... je vois... des êtres qui m'entourent en ce moment me montrent mon cadavre, je le reconnais...

oh ! oui, je le reconnais... bien qu'il en reste si peu de chose... Je suis mort !... Mais pourtant je vous parle... Que de choses nouvelles, extraordinaires !... quelqu'un m'a prêté son corps pour que je puisse converser avec vous, vous renseigner sur ma vie, recevoir vos conseils... la lumière dont j'ai tant besoin... oh ! c'est merveilleux... où suis-je?... dans une église... non on n'y parle pas ainsi... je n'ai jamais entendu pareil langage... ah ! très bien... ce sont des amis qui se vouent à la belle tâche de libérer les esprits souffrants qui sont là... merci, mes bons amis ! Le brouillard opaque que j'avais devant les yeux s'est éclairci progressivement, dissipé... voici la belle, la grande lumière qui m'enveloppe... et je comprends que le bon Dieu est tout de même meilleur qu'on ne nous le représentait.

Oh ! je ne me trompe pas?... je vois, j'entends mon père !... c'est lui-même qui m'a conduit près de vous. Il me dit qu'on a fait jadis pour lui ce qu'il fait en cet instant pour moi. Il parcourt aujourd'hui l'espace, ramassant sur les routes de l'Au-delà, les malheureuses épaves de la vie, dont les yeux peinent à s'ouvrir à la radieuse lumière de la vie de nouvelle. Désormais je vais pouvoir suivre, pas à pas, ceux qui sont demeurés sur cette pauvre terre, vivant une vie de misère et de privations, maintenant que mon bras n'est plus là pour gagner leur subsistance. Je leur insufflerai le courage, l'énergie, la résignation, la foi inaltérable qui sont nécessaires dans le combat pénible de chaque jour. Par moi ils seront forts et ils accompliront leur tâche sans défaillance. Il faut que j'aille les aider, la besogne est lourde !... mais que me dites-vous?... je dois quitter ce corps qui ne m'appartient pas... c'est vrai ! Comment ferai-je alors pour me rendre près d'eux, les suivre en leurs épreuves, leur être utile... ce n'est pas un récit merveilleux que vous me faites là... Les esprits libérés vont aussi par les espaces avec des rapidités vertigineuses, franchissant les mers, pénétrant dans les demeures à travers les murailles... moi qui désirais tant voyager... ce que je vais m'en offrir des voyages...

Quelqu'un est là, tout près de moi, qui souffre atrocement. Je le reconnais... le malheureux, il n'a plus cet insolent orgueil d'autrefois. La douleur le brise, le remords le ronge. Ah ! vous voilà donc, monsieur le comte... vous devant qui chacun devait s'incliner jusqu'à terre, s'aplatir servilement, honteusement. Homme au cœur dur, fermé à toutes les compassions, qui repoussais avec mépris le malheureux, riche autoritaire et mauvais, qui rognais sur nos maigres salaires pour grossir encore le sac d'or nécessaire à la satisfaction de tes passions dégradantes, de tes vices infâmes, où est maintenant cette attitude hautaine et cassante? Voleur des pauvres, triste débauché, les douleurs et le remords sont actuellement ton lot. Ce n'est plus toi le riche dans cette nouvelle vie : c'est moi, le miséreux qui te fais l'aumône d'un peu de pitié. Si j'écoutais l'écho de mes révoltes humaines je te dirais, implacable : « Tu souffres, c'est justice !... tu n'as que ce que tu mérites... » Mais la belle voix charitable des amis de la terre et de l'espace qui m'ont éclairé me dit de te pardonner... et je te pardonne... je te pardonne, oh! de grand cœur !...

Un soudain mirage vient de dérouler sous mes regards le chapelet des existences antérieures : le rideau qui voilait le mystère des siècles passés s'est soulevé et j'ai vu... Cet homme fut mon père, autrefois... vous fûtes mon père, monsieur le comte... voilà pourquoi je veux me dévouer à travailler avec vous à votre réhabilitation, mon père !... vous qui m'avez tant fait souffrir... Je vais demander à Dieu qu'il épande sur vous son auguste clémence.

— O mon Dieu, Dieu des riches et des pauvres, qui me combles aujourd'hui de tes bontés, qui me prodigues d'un coup ton éclatante lumière, qui m'accordes de voguer par les espaces, librement et sans entraves, qui a permis à des âmes dévouées de travailler victorieusement à ma libération, ô mon Dieu !.. pardonne-lui ses mauvaises actions.

Accorde-moi la grâce, la faveur insigne d'être dans la prochaine réincarnation de cet homme, le protecteur qui aura charge de le suivre pas à pas, de veiller sur lui, de le soutenir dans les défaillances, de le conduire au but malgré les obstacles.

Puissé-je le fortifier dans ses résolutions généreuses, lui faire prendre en puissante horreur la dureté de l'âme, la sécheresse du cœur, les vices attrayants — filets perfides tendus à la faiblesse humaine ! — Qu'il me sente constamment à ses côtés, fidèle ange gardien auquel on se confie sans restriction :

Voilà, mon Dieu, ce que j'attends de ton inépuisable bonté, ce que j'implore de ta clémence infinie, de toutes les forces de mon âme. Oh ! Créateur de tout ce qui est, pardonne-lui, je t'en

supplie! et que sur nous deux, inépuisablement, s'épande ton indulgence.

Eh! que vois-je encore! Voici que m'apparait la pauvre âme sous l'aspect d'une créature difforme, pitoyable. Vous, Monsieur le Comte, ô mon père, autrefois si fier de votre corps si beau, vous, dans cette misérable incarnation! Combien il vous faudra de courage pour supporter vaillamment cette pénible condition, combien vous aurez à souffrir?

Dieu juste et bon, notre père à tous, permets au fils de soutenir son père dans sa prochaine épreuve si douloureuse, accorde-moi d'être son consolateur, son appui.

PHILADELPHE.

VOIX DE L'AU-DELA

Noël

Dans la crèche, entre l'âne et le bœuf, le divin enfant est né, et dans la nuit, du ciel pur brillant d'étoiles, une troupe d'anges descendus chantent *Hosannah!* et montrent aux bergers la demeure du petit enfant.

Sur la route, là-bas, tout au loin, guidés par la miraculeuse étoile, les Mages vont cherchant le jeune roi qui leur est promis.

Cadre rustique, poésie d'Orient, magie de la légende, d'âge en âge, se perpétue la touchante naïveté, et sous sa forme populaire, la légende du Rédempteur.

La Religion a beau s'élever dans les subtilités du dogme, elle a beau s'entourer des pompes du culte et s'éloigner de sa simplicité originale; tous les ans à la Noël, revit la légende dans sa forme primitive, pleine de grâce et de fraîcheur.

A côté des symboles et des tabernacles d'or, se dresse la crèche, la pauvre étable de Bethléem, et l'enfant Dieu, couché sur la paille, réchauffé, par la douce haleine des humbles compagnons de l'homme, par l'âne et par le bœuf, est adoré par des bergers et par des rois; mais des rois des pays lointains et fantastiques, auxquels la physionomie du roi nègre, du bon Balthazar, prête quelque chose d'enfantin.

Plus puissante que tout, la légende se perpétue sans s'amoindrir : telle que nos pères l'ont conçue dans les âges primitifs, telle elle nous est parvenue; aussi simple et aussi belle, aussi poétique et aussi adorable dans sa simplicité. Il n'est aucune âme en qui elle ne réveille quelque image touchante, qu'elle ne ramène à ce temps béni de l'enfance où l'homme vit encore dans le rêve, où la triste réalité n'est pour lui qu'un jouet brisé. La Noël évoque, même en ces temps qui voient mourir toutes les légendes, les vieux souvenirs enfouis dans les replis du cœur. La crèche fait surgir la vision de la foi naïve; et, même parmi les plus sceptiques, en est-il beaucoup qui se refusent à apprendre à leurs enfants qu'au coup de minuit le petit Noël descend dans les cheminées les mains pleines de belles choses pour les enfants sages?

Pour nous, qui vivons dans notre prosaïque époque, nous avons supprimé la poésie du mystère et les admirables jouissances de la foi. Et le doute s'étend même hélas! jusqu'à de jeunes âmes, sceptiques depuis le berceau et qui raillent la douce croyance. Ce premier doute, ce premier désenchantement de la foi enfantine, nous ne le remplaçons pas par une croyance nouvelle, forte et profonde. Au lieu de reprendre la légende divine et de la faire revivre, transformée en nos âmes, nous l'abandonnons, nous la laissons sommeiller dans nos consciences avec les images lointaines de nos premières années.

Combien, cependant, cette naissance de l'Homme-Dieu dans la misère et dans la détresse est grande! Combien elle est sublime! Combien elle est symbolique et faite pour les pauvres et les simples, pour les enfants et pour le peuple! Devant le Rédempteur, devant celui dont la parole sauvera le monde, sont agenouillés des hommes du peuple. Son père est un charpentier, sa mère une humble femme; des bergers ignorants et grossiers sont venus avec leurs troupeaux. Les bêtes secourables à l'homme, les compagnons de sa rude tâche sont là. C'est le bœuf dont le patient effort déchire le sein de la terre et en fait naître les moissons dorées; c'est l'âne triste et résigné, l'âne sobre et courageux; c'est le troupeau bêlant des petits agneaux se pressant contre leurs mères; des chèvres, aux regards dorés qui, plus hardies, vont jusqu'au bord de la crèche contempler le petit enfant. Ce sont les humbles, ceux qui souffrent, ceux qui peinent; et les rois mages, qui viendront plus tard de leurs pays lointains et chimériques, ne détruisent pas le symbole si parfait du relèvement de celui qui travaille et qui souffre. « C'est pour vous que je suis venu, semble dire

« le Rédempteur, vous qui souffrez et qui « croyez, vous les travailleurs et lès purs. C'est « la patience, la résignation, la douceur que je « viens glorifier, venez, je suis Celui qui con- « sole et qui fortifie, venez, et qu'avec l'homme, « la Nature soit bénie, que l'animal lui-même « ait part à la vie du Seigneur. »

O naissance divine! Qu'importent la rigueur de l'hiver, la pauvreté de l'étable. C'est de la misère humaine, du travail et de la pauvreté que naît cette lumière sacrée. C'est de ton sein, ô peuple! qu'un Dieu s'élève — et tu doutes! Et tu laisses envahir ton cœur par la désespérance et par la haine. Tu ne sens pas que cette naissance est éternelle, que pour toi se répète sans cesse la nuit divine, que de toi naîtra toujours l'Homme Dieu! O foule des simples et des petits! masse confuse et impersonnelle, c'est toi cependant qui conçois les dieux et les héros. Ce sont ceux qui recueillent ta plainte et tes aspirations, qui s'auréolent du génie. Ne te laisse pas envahir par la sombre horreur du désespoir. O peuple! n'écoute pas ceux qui t'enlèvent tes légendes; n'écoute pas ces voix de la nuit et de l'aride désert qui te crient que l'Enfant divin n'est pas né, et que Dieu n'existe pas. N'écoute pas et reviens à ce Christ né pour toi, reviens à cet enfant de la crèche né parmi les tiens; reviens à ce Jésus dont la vie est la tienne et dont tous les jours tu gravis le Golgotha. Chasse le doute et l'incrédulité de ton cœur, et avec eux s'envoleront la haine et la défiance. Aie foi en toi-même, et dis-toi que si tu as bien souffert et bien peiné, c'est pour toi que l'Homme-Dieu est né, afin de montrer à tous les hommes que la rédemption est dans le travail et dans l'amour.

O peuple! ne laisse pas empoisonner ton âme par ceux qui veulent, sous prétexte de t'instruire, te donner les lumières de la science et t'apprendre la raison : leur science et leur raison. Car, hélas! les lumières de cette raison n'ont jamais valu ton instinct, souvent sublime, tes vertus héroïques et osbcures, et surtout cet élan du cœur, cette foi simple à laquelle nous devons tant.

Reviens à ton vivant symbole; pars de la crèche et suis l'Homme-Dieu jusqu'au Calvaire, jusqu'au triomphe de l'Ascension. Et dis-toi que le jour où le peuple aura, lui aussi, sa glorieuse ascension, le jour où la puérile distinction des classes aura disparu devant l'humanité, le jour où chacun pourra se dire simple, fort et travailleur, dis-toi que, ce jour-là, le Christ sera vraiment né dans le cœur des hommes et que ceux-ci, réconciliés, pourront chanter Noël.

Est-ce un rêve absurde et impossible que cette réconciliation des hommes autour du Christ? Ceux qui jugent avec leur raison diront que cela ne sera pas, que l'humanité sera éternellement mauvaise, éternellement divisée. Mais ceux qui jugent par le cœur et par la foi, croient en cette Nativité nouvelle, en ce Noël glorieux et l'attendent, et ceux-là seuls sont dans la vérité.

Car l'amour est plus fort que tout, plus fort que l'ignorance, plus fort que la haine, plus fort que la fatalité, plus fort que la mort même.

L'amour est ce qui survit éternellement, l'amour est la force mystérieuse de la vie universelle, il est, il a été, il sera; l'Amour est Dieu!

La prière du Boër.

Les enfants étaient là, jolis et séraphiques,
Fredonnant des refrains, sautant sur les genoux,
Beaux déjà de la grâce et de la force antiques
Que l'étranger se plait à retrouver chez nous;
Les mères leur faisaient une virile école
De vertu, de devoir, de foi, de liberté,
Leur commentant de Dieu la sublime parole
Et leur prêchant l'amour et la fraternité.
L'existence coulait large, laborieuse,
Non sans quelques soucis mais féconde en bonheur;
Le foyer s'éclairait d'une gaîté rieuse
Et les regards disaient haut le calme des cœurs.

C'était trop beau!...
La guerre odieuse, atroce, lâche,
— Tache déshonorante, en ces temps de progrès —
A pris les vieux parents et la mort, sans relâche,
A frappé, tour à tour, tous ceux que j'adorais
Sous le plomb meurtrier j'ai vu, dans la poussière,
Leurs cheveux argentés tout maculés de sang,
Choir les vieillards tordus d'une angoisse dernière :
« Dieu! l'étranger chez nous sera-t-il tout-puissant! »

Tuer ce que Dieu fit, n'est-ce point barbarie?
Et peut-on concevoir cette nécessité
Sauvage de s'armer pour sauver sa patrie,
Défendre ses enfants, ses biens, sa liberté?

Et pourtant il le faut!
En foudroyants tonnerres
Ont grondé les canons; et nos échos, surpris,
Violentés, ont transmis aux fermiers solitaires
L'impérieux avis de prendre les fusils.

« — Je ne t'implore pas, rouge Dieu des batailles
« Qu'on nous montre les doigts durs englués de sang,
« Les doigts cruels plongeant en les chaudes en-
[trailles :
« J'ai l'horreur de ton masque au rictus repoussant

« Je ne t'implore pas, fier Dieu de la victoire
« Au char traîné par des captifs endoloris,
« Erigeant sous les cieux ton front casqué de moire
« Argentée et d'or blond en la houle des cris.

« Votre escorte à tous deux est la fangeuse horde
« Qui s'embusque aux ravins pour piller les passants!

« Mais je t'implore toi, Dieu de miséricorde,
« Dieu de paix, Dieu d'amour! ô Dieu des pauvres [gens!
« Je t'implore pour ceux dont l'âme criminelle
« Jusqu'à toi n'a jamais tenté de se hausser,
« Qui poussent au-devant de la balle mortelle
« D'inconscients soldats, des corps à entasser.
« D'inconscients soldats qui souffrent nos souffrances
« Mais avec moins de force et de sérénité
« Car ils t'ignorent, Dieu, aube des Espérances,
« Comme ils ignorent l'âme et l'immortalité.

« O Dieu! laisse tomber en vives cascatelles,
« Ta lumière à flots clairs sur l'ombre de leurs yeux
« Pour qu'ils te voient, penché sur nos douleurs [rebelles,
« Et pour que, sans cligner, leurs timides prunelles
« S'accoutument enfin à plonger dans les cieux! »

PH.

Paris, 22 décembre 1899.

Causes de la suspension momentanée des facultés médianimiques.

La pensée des esprits se reflète dans le cerveau du médium, comme l'azur des cieux se reflète dans les eaux d'un lac transparent; mais, de même que la limpidité de l'onde peut être troublée, de même le cerveau peut subir des altérations qui empêchent toute communication de s'établir. C'est ce qui vient d'arriver, ma chère enfant, et ce qui est cause que ta plume est restée immobile entre tes doigts. Le malaise ressenti par toi avait resserré les cellules de ton cerveau, si bien que nos fluides ne pouvaient plus le pénétrer; il en sera sans doute de même chaque fois qu'un trouble quelconque se fera sentir dans ton organisme. Le mieux sera, dans ce cas, de ne pas insister; si, prenant la plume, tu ne sens pas au bout de quelques secondes les fluides s'emparer de toi, il sera inutile de continuer à tenter l'épreuve; car lorsque tu es dans ton état normal, nous n'avons aucune difficulté à nous manifester.

Il y avait longtemps que je ne t'avais rien dit, ma chère fille, et j'ai tenu ce soir à te donner l'explication que tu semblais solliciter, je suis toujours resté un peu professeur, tu vois. Je t'embrasse, ma très chère enfant, de toute la force de ma tendresse.

Ton grand-père, B.

Le 18 décembre 1899.

Mes occupations.

J'arrive de loin, mes chères amies, et, pour vous dire bonsoir, j'ai quitté mes occupations; car je ne suis jamais inactive : il y a autour de moi tant de pauvres âmes à éclairer, à consoler, tant d'esprits auxquels il faut montrer le chemin du repentir et de l'expiation. Puis, quand ma mission est terminée, je me repose en contemplant quelques merveilles de la création, en étudiant le cours de ces astres au milieu desquels j'évolue, ou bien encore je vais me recueillir dans une planète où j'assiste à des scènes merveilleuses. Je vous ferai part, un jour, de mes découvertes dans ces mondes que je visite et vous serez, comme moi, dans le ravissement.

C. B.

La parole d'un guide.

Mes amis, voilà une année de séances et d'études qui se termine. Pendant toute la durée de cette année, vous avez cherché la lumière et vous l'avez répandue selon vos moyens; par vos paroles, par vos communications, par vos consolations. Vous avez fait le bien en propageant notre belle doctrine et en approfondissant les grandes questions qui s'y rattachent. Vous avez répandu la lumière sur bien de pauvres âmes troublées, vous avez ouvert le grand chemin du progrès à beaucoup d'esprits égarés dans les sentiers de la matière ; courage, mes amis, votre tâche est belle : continuez-la.

UN GUIDE.

Le 22 décembre 1899.

A la fin d'une séance d'évocation.

Salut et bénédiction, ô chers amis, réunis dans une même pensée de fraternité et de charité! Votre tâche est belle et grande, votre rôle sublime et noble : consoler ceux qui souffrent, éclairer ceux qui sont dans les ténèbres, ouvrir les portes des horizons merveilleux à ceux qui hésitent et qui sont désorientés; c'est là ce que font les esprits élevés que Dieu a institués les guides de leurs frères incarnés; c'est la mission

divine par excellence; c'est la suprême charité.

Que votre cœur soit rempli de reconnaissance pour Dieu qui vous en a jugés dignes.

G.

Le 23 novembre 99.

LE CORSAIRE

(*Suite.*)

SCÈNE III

(*Le corps apparaît soudain, étendu, rigide, sur une couchette : un demi-jour blafard éclaire la scène.*)

L'ESPRIT DE JOHN VIRTON. — L'INITIATEUR. — LE CORPS DE JOHN VIRTON.

L'ESPRIT DE JOHN VIRTON.

— Oh!

(*Un instant il reste silencieux, les yeux agrandis de surprise et d'émoi. Puis il parle d'une voix saccadée.*)

Ce corps, — cette face!
Ces yeux clos... et ce front!... Cette rigidité!...
Non!... ce n'est pas! non! non!... Comme un rêve [qui passe
Tout cela va s'enfuir, par un souffle emporté!
—Pourtant je vois... je vois... mais c'est de la magie!
... Oh! si je rassemblais toute ma volonté,
Ma volonté de fer, ma sauvage énergie
Bien vite d'un frisson il serait agité...
— Essayons!...

(*Il se tait. Concentrant toutes ses forces dans un effort suprême, il s'adresse tout à coup au cadavre, impérieusement :*)

—Dresse-toi! corps inerte!... j'ordonne!
Dresse-toi... remue-toi... je le veux! obéis!
— Mais bouge donc, carcasse!... Il est temps — [l'heure sonne!
Entends-tu... je le veux! — toi même me trahis!...
Les ennemis sont là qui crient : Sus au Corsaire!
Et j'ai besoin de toi pour lutter et frapper,
Me frayer un chemin sur des corps en litière! —
... Debout, corps fainéant!... il nous faut échapper...
Debout! debout! debout!... il faut que je t'anime!..
Que sous ma volonté se bande le ressort
Qui te fera mouvoir et fuir loin de l'abîme
Où semble t'attirer un vertige de mort...
— Il le faut... je le veux! —... O corps en défaillance
Dois-je te flageller pour vaincre ton sommeil?...
Te brûler au fer rouge?...

L'INITIATEUR, *l'interrompant.*

— Il n'est plus de souffrance
Pour ce corps — et de même il n'est plus de réveil.
Rien n'agira sur lui : bien morte est la matière.
Tiens, vois ce que les ans et les vers en ont fait.

(*Il passe de nouveau, lentement, la main devant les yeux de l'Esprit. A vue d'œil le cadavre se décompose, les chairs verdissent, les vers grouillent, les os apparaissent.*)

L'ESPRIT DE JOHN VIRTON, *avec un accent d'effroi.*

Oh! non assez!... Jamais, cependant, l'épouvante
Ni le plus mince effroi ne m'ont fait tressaillir
Mais devant ce cadavre, une terreur me hante!
Une angoisse m'étreint... je me sens défaillir!
Non! non!... assez... j'ai vu!... je crois... je crois!... [je souffre!...
Mille choses en moi se heurtent en valsant...
Il me semble, à mes pieds, voir les ombres d'un gouffre.

L'INITIATEUR, *passant une dernière fois la main devant les yeux de l'Esprit.*

Qu'en toi vienne la paix, ô pauvre Esprit souffrant!

(*Sur le champ, le cadavre disparaît.*)

SCÈNE IV

L'ESPRIT DE JOHN VIRTON. — L'INITIATEUR, — *puis de nombreux Esprits supérieurs.*

L'INITIATEUR.

Saisis-tu le néant de la triste matière?
Comprends-tu maintenant que l'âme lui survit
Puisque, l'apostrophant de brutale manière,
Tu tentas d'animer ton corps par ton esprit?...
Tu conçois donc qu'il est une force immortelle
Un principe divin que l'ombre n'étreint pas,
Qui demeure debout lorsque le corps chancelle,
S'affaisse, lourdement, fauché par le trépas!
...A l'instant devant toi va repasser ta vie
Avec ses jeux sanglants et ses atrocités
Ses crimes effrénés, ses hontes, sa folie,
Sa tourbe, ses périls, ses froides lâchetés!...
Lentement vont glisser, en longues théories,
Devant tes yeux troublés d'un émoi sans égal
Les victimes de tes farouches boucheries.
Dont tu te repaissais comme d'un fin régal!
Et ceux qui sont tombés sous ta rage inhumaine,
Du fond du ciel immense accourus à ton nom
Au lieu de t'assaillir avec des mots de haine.
Se presseront ici, t'apportant leur pardon!

L'ESPRIT DE JOHN VIRTON, *très ému.*

Leur pardon!... se peut-il?... Cette fois tu te joues
De ma crédulité?... car moi je ne sais plus!...
— Leur pardon!... Ils viendraient aux horrifiantes [boues
De mon passé souiller leurs pensers blancs d'*Elus*

L'INITIATEUR, *tendant la main vers le fond.*

Regarde tout là-bas!... vois ces clartés légères
Qui surgissent d'un coup du fond de l'horizon
— Regarde! — les voici!... leurs traînes de lumières
Tracent en l'éther pur un scintillant frisson!

... Tu les reconnais tous; n'est-ce pas?...

L'Esprit de John Virton, *suppliant.*

Providence.

Aie pitié!

(*Les Esprits supérieurs apparaissent.*)

Les Esprits supérieurs.

John Virton, ton âme se repent!
John Virton, Dieu prendra pitié de ta souffrance...
Tous nous te pardonnons!...

(*Ils étendent leurs bras vers lui.*)

A genoux!... Dieu t'ent'nd!

(*Il s'agenouille. — L'Initiateur et les Esprits amis s'agenouillent en cercle autour de lui.*)

L'Esprit de John Virton, *d'une voix émue et pourtant forte et vibrante.*

Toi qui sondes les cœurs et pèses les pensées,
Dont le regard puissant suit chacun de nos pas;
Toi dont l'oreille entend de nos âmes blessées
L'appel désespéré que nous poussons tout bas;
Toi que touche toujours la fervente prière;
Dont le cœur indulgent ne sait que le pardon;
Toi qui fais même cas du pauvre en sa chaumière
Et du riche imposant, au lascif abandon;
O Lumière Eternelle, Eternelle Sagesse,
Source de tous les Biens, de toutes les Beautés,
Immuable Justice, Espérance, Allégresse
En qui résident tous bonheurs et voluptés;
Infini, qui te fais accessible à nos rêves,
Grand Tout, qui nous reçois en ton immense paix;
Vaste Océan sans fond, sans horizon, ni grèves
Que nos esquifs légers ne parcourront jamais;
Dieu Juste et Tout puissant, Dieu de miséricorde,
Qui traces à chacun son devoir, ici bas,
Merci pour le pardon que ta bonté m'accorde!!

L'Initiateur et les Esprits amis, *ensemble.*

Que ton aide, Seigneur, ne l'abandonne pas.

A NOS LECTEURS

Nos occupations quotidiennes ne nous laissant pas de loisir, dans la journée, nous prions nos Lecteurs qui désireraient nous faire des communications verbales de vouloir bien nous écrire pour nous demander un rendez-vous.

Beaudelot.

ÉCHOS

Les journaux de Belgique nous apportent lés comptes rendus des succès remportés par M. G. Delaune dans ses conférences sur l'*Immortalité de l'âme.*

Ces échos lointains de l'action spiritualiste nous prouvent que l'idée marche partout à pas de géants : nous joignons nos applaudissements et nos félicitations à ceux de l'auditoire du savant conférencier.

Conférence.

La remarquable conférence théosophique faite le 23 décembre par M. Leadbeater au Salon Marigny avait attiré une nombreuse assistance. La conférence portait sur « La mort et l'au-delà ». L'orateur, travaillé par la crainte obsédante d'être mal compris, a peut-être un peu trop longuement insisté sur quelques points élémentaire qui sont en somme l'A. B. C. de la théosophie, mais il a néanmoins très brillamment montré les différents états qui suivent la mort du corps physique et les diverses phases par lesquelles passe l'âme dans l'au-delà. En résumé excellente soirée qui portera ses fruits.

BIBLIOGRAPHIE

Les Femmes et la Vie, par Mme de Bézobrazow, (chez Francis Laur, éditeur, 26, rue Brunel).

Les Femmes et la Vie est un livre qui répond à la pensée contemporaine, sous une forme littéraire variée comme la vérité d'où sort cette pensée dispersée. L'auteur qui a souvent entrelacé, durant son séjour en France, les vers à la prose (*Poussière d'étoiles*, *Sphinx* (Ollendorff) et a déjà par *La Femme Nouvelle*, introduit l'un des premiers dans la littérature française, le roman féministe.

Aujourd'hui, dans *Les Femmes et la Vie*, premier volume d'une série complète, le même auteur donne une vision vivante d'actualités et d'effets lointains d'art, concentrant et peignant en raccourci l'idée du rôle de la femme, dont tout le monde parle à cette heure-ci.

***

Brahm (Trilogie panthéistique), Substance, Evolutions, Dissolutions; par Maurice Largeris. (Librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare, Paris.)

En ce poème ontologique, cosmogonique et mystique, l'auteur, disciple fervent des Philosophes de l'Inde, chante en des rythmes variés, Brahm l'Etre infini en sa substance éternelle et sous ses formes transitoires, en émaillant ses vers de quelques fragments des Védas.

La Lumière, nouvelle Revue pour la cause des sciences psychiques nous arrive de Bruxelles, sous la forme d'un important journal illustré, luxueusement édité. Une brillante liste de collaborateurs figure en tête du premier numéro, numéro très remarquable où énormément le talent est dépensé — espérons que ce ne sera pas en pure perte. Le *Spiritualisme Moderne*, qui se réjouit toujours lorsque surgit quelque nouveau levier destructeur d'ignorance et d'erreur, ne peut que souhaiter utile et longue vie à la « Lumière » et lui adresser ses meilleurs vœux de confraternité.